

LE SOIR

12 novembre 2010

Moreau, Daho et Genet

Thierry Coljon

entretien

Jeanne a bien connu Jean Genet. Elle a joué dans le film *Mademoiselle* dont l'auteur décédé en 1986 avait écrit le scénario, ainsi qu'elle apparaissait dans *Querelle de Brest* adapté à l'écran par Fassbinder. Etienne a déjà chanté « Sur mon cou », extrait de ce *Condamné à mort*, écrit par Genet, à la prison de Fresnes, en 1942.

Jeanne et Etienne ont repris la partition d'Hélène Martin, originellement interprétée par Marc Ogeret dans les années 70, et ont mêlé leur voix dans un disque qui vivra quelques soirs sur scène (1). Pour nous en parler, le chanteur et l'actrice nous ont convié à déjeuner, dans une belle brasserie de la place des Ternes, à Paris. Une rencontre délicieuse à tout point de vue.

Jeanne, comment avez-vous rencontré Etienne ?

JM : Le hasard. Nous avons un ami commun. Je connais Etienne par ses chansons. Il m'a invitée à l'Olympia et j'ai passé une soirée absolument magnifique. Quand il a chanté « Sur mon cou », d'après Genet, est arrivé un moment magique. Ça m'a traversé le cœur. Quand on s'est retrouvés après le spectacle, je lui ai dit à quel point ça m'avait bouleversée. C'est là qu'Etienne m'a parlé de son projet : faire avec moi *Le condamné à mort*. Et j'ai dit oui. Etienne, le choix de Jeanne est tellement évident quand on entend le disque qu'on est étonné que le projet ait pris autant de temps pour aboutir...

ED : J'attendais Jeanne. C'était l'évidence. Ça ne pouvait être qu'elle. J'avais envie depuis longtemps de faire cette intégrale mais j'attendais aussi le bon moment dans ma carrière. J'étais libre de contrat et donc de faire ce que je voulais artistiquement en prenant mon temps.

JM : Je ne pense pas que je sois irremplaçable mais c'est la première fois que je pense que ce soit mieux avec moi.

Surtout que vous avez bien connu Genet...

JM : Oui mais ça, Etienne ne le savait pas.

ED : Je connaissais ses connexions avec les films – *Mademoiselle* et *Querelle* –, tout est lié finalement.

Il s'imposait aussi de choisir les musiques réalisées par Hélène Martin ?

ED : Là aussi, ça me paraissait évident de garder celles-là, tellement elles étaient belles. La version de Marc Ogeret est juste un peu datée. La nôtre est différente car elle tient à notre personnalité, à Jeanne et moi.

JM : Hélène n'a jamais rencontré Genet qui a accepté et dit ensuite qu'il avait aimé la mise en musique de son texte. Il pouvait être redoutable quand quelque chose ne lui plaisait pas. Il l'aurait sabré complètement. C'est rassurant.

ED : Tout s'est fait très naturellement. On a souvent gardé le premier jet, la première voix.

JM : Et il n'a jamais été question que je chante. Je trouve mieux cette voix de femme sur laquelle le temps a passé, qui est beaucoup plus grave, qui est bisexuelle. C'est le masculin féminin. On a beaucoup tâtonné et travaillé.

Comment avez-vous découvert Genet ?

ED : Moi, c'est Bowie. Même si j'ai appris depuis que « Jean Genie » n'a pas de rapport avec Jean Genet. J'étais déçu, remarque. Genet a rencontré Bowie pour une éventuelle collaboration. Il paraît

que Genet était très énervé par le retard de Bowie. Il n'avait pas vu que cette jeune femme à cette table était Bowie, à l'époque où il avait son look très androgyne. Mais rien ne s'est produit de cette rencontre, artistiquement du moins. Pour moi, Genet représente la liberté. Plein de gens en ont fait un héros du rock. Patti Smith aussi. Il se rapprochait des fantasmes du rock.

JM : Quand on traînait avec Jean, le soir après le théâtre, quand on allait à la Coupole, il attirait tous les jeunes. Il se mettait face au miroir, comme ça, il voyait les garçons arriver dans son dos. Il leur parlait et eux savaient qui était Genet. Certains étaient fascinés, sans être homos. On avait des conversations fascinantes qui pouvaient durer toute la nuit. Il ne faisait pas peur et n'était pas du genre à sauter sur les garçons qui n'en avaient pas envie.

Mais vous, vous faisait-il peur parfois ?

JM : Non. Il venait parfois dans mon appartement. Je lui avais donné une clé. Il m'« empruntait » des choses que je ne retrouvais plus. Je n'avais pas beaucoup de sous mais je ne me serais jamais permise de lui en parler.

Qu'est-ce qui vous attirait chez lui ?

JM : Quelque chose de mystérieux. J'étais une vadrouilleuse. On avait quelque chose en commun. J'ai été élevée dans le monde des bistros, dans une famille pauvre. J'en ai entendu. Dans les bistros, il y a du racisme, on en entend sur les Juifs, les pédés. Et tout de suite, ça m'a fait basculer de l'autre côté. De l'enfance, je suis rentrée dans la résistance. Et comme on habitait ensuite dans un hôtel de passe à Montmartre, j'étais tout de suite du côté des déshérités. On vivait dans un deux-pièces au cinquième. Je connaissais toutes les filles qui venaient faire des passes. Durant l'Occupation, les soldats allemands faisaient la queue dans l'escalier, le pantalon sur le bras, en chaussettes. Après, ça a été les Anglais et les Américains. Là, j'ai gagné des sous car j'aidais les filles à rédiger leur courrier et à traduire les lettres qu'elles recevaient. C'était des lettres très sentimentales, très émotives... Mes premières spectatrices, ce fut les putes que j'ai connues, car mon père m'avait mise à la porte quand il a appris que j'étais actrice. Quand je sortais avec des copains et que je rentrais tard, elles me donnaient à manger, interdisaient à leurs clients de m'approcher et de me parler, et me raccompagnaient chez moi.

ED : C'est amusant que tu dises cela car moi aussi j'ai habité un moment à Pigalle. Mes tantes avaient une brasserie, place Blanche, et mes grands-parents habitaient boulevard de Clichy, au-dessus d'un peep-show. Je suis donc très imprégné par ça. J'ai vécu là de 1964 à 1970.

JM : Ah, je n'y étais plus. Mon nom était déjà en haut de l'affiche, comme dit Aznavour. Mais ce monde de la nuit était le mien. Je n'ai volé qu'une seule fois dans un Monoprix, c'était celui de la place Blanche. C'était des boucles d'oreille en porcelaine, en forme de marguerite.

ED : Moi aussi, mais c'était un 45-tours.

Et comment Jean Genet est-il entré dans votre vie ?

JM : J'étais déjà très liée avec des amis de Jean.

Et son amitié a toujours été désintéressée ?

JM : Qu'est-ce qu'il en avait à foutre. Il aimait traîner la nuit et a bien vu quelle nature j'étais. Moi aussi, je traînais. Je n'ai jamais été une femme très fidèle. On se baladait. Mais il ne parlait jamais de sa vie privée. Avec Jean Genet, on est loin du monde très propre sur soi de la pop...

ED : Oui mais en même temps, tu as Il n'y a plus rien, l'album de Ferré. Je suis comme tout le monde, multiple. Ça me parle. J'ai l'impression que les gens ne me connaissent pas, ceci dit...

JM : Mais bien sûr. Mais c'est normal, mon chéri. Les gens sont tellement débordés qu'ils aiment bien cloisonner. Mais je suis sûr qu'il y a des jeunes qui t'adorent et qui savent que tu échappes à cette classification. Pardon de t'avoir interrompu...

Vous savez comment a été reçu le disque d'Ogeret à l'époque ?

JM : Je ne sais pas, je n'en ai jamais entendu parler.

ED : C'était très confidentiel. Laurent Terzieff aussi a chanté Genet. Mouloudji a repris « Sur mon

cou ». Il y a autant de vérités que d'interprétations.

JM : Il y a une façon de faire découvrir des oeuvres en les lisant, sans les interpréter, en disparaissant à l'intérieur.

Et vous, Jeanne, n'avez pas voulu chanter. Cela fait longtemps maintenant...

JM : Ma voix a changé. Il faut trouver des textes et des musiques qui correspondent à l'être que je suis devenu. Et avec les années – c'est ça qui est beau dans le fait de grandir en âge, je n'aime pas le mot vieillir –, le masculin et le féminin se confondent. Il y a une forme de libido qui ne disparaît pas, qui se transforme. « Le condamné à mort » est un poème d'amour très sulfureux, avec un langage cru...

JM : C'est d'une exigence, c'est à la vie à la mort. C'est d'une beauté...

ED : C'est hard mais ce sont des mots qu'on utilise tout le temps. À un moment, Jeanne dit : « Plus émouvant et pur qu'une émouvante bite ». Voilà, c'est très beau. Ou alors : « Du foutre parfumé de sa queue adorable ».

JM : C'est magnifique. Ça ne viendrait à personne l'idée de coller ensemble les mots "émouvante" et "bite". En même temps, c'est interdire le mépris qu'ont les « esthètes ». C'est un langage populaire.

Pour l'époque – 1942 – ce texte était très audacieux...

ED : Mais il ne se vendait que sous le manteau. Pour les premiers exemplaires, il n'y avait pas d'éditeur. C'était marqué Fresnes 1942.

Aujourd'hui, il y a un retour de la morale, de la pensée unique, de la censure. Ce texte n'en a que plus de force...

JM : Genet n'était pas un provocateur, il était naturel. Il ne cherchait pas à être provocant. C'est sa nature. Il écrivait comme il vivait.

ED : Aujourd'hui, on vit dans le politiquement correct où les gens qui sont choqués par ça n'oseront pas le dire de façon frontale. Ils ne peuvent pas se permettre de dire que ça les dérange. Je trouve d'ailleurs génial que sur le disque, il y a un sticker avec paroles explicites et le parental advisory, comme pour un disque de rap.

Etienne Daho et Jeanne Moreau interpréteront *Le condamné à mort* le 19/11 à Val-de-Reuil, les 23 et 24/11 à l'Odéon de Paris et le 27/11 à Brest.

bio

Jean Genet, l'anar de la beauté perverse

Ce 19 décembre, Jean Genet aurait eu 100 ans. Né et mort à Paris (en 1986), ce poète, dramaturge et romancier a eu une vraie vie de fiction. De père inconnu et abandonné à sa naissance par sa mère, cet enfant de l'Assistance publique commet son premier vol à l'âge de 10 ans. Fugueur invétéré, il s'engage à la Légion étrangère avant de revenir à Paris et d'y vivre de menus larcins. C'est à la prison de Fresnes qu'il écrira en 1942 son premier texte, *Le condamné à mort*, véritable fantasme et ode à l'homosexualité carcérale, qu'il dédiera à Maurice Pilorge, guillotiné à Rennes en 1939.

Genet sortira de la confidentialité grâce à Jean Cocteau et Jean-Paul Sartre (qui écrira *Saint Genet, comédien et martyr*) sensibles à son style fulgurant et à ses idées anarchistes. Genet a publié de nombreux chefs-d'oeuvre (ses pièces *Les bonnes* et *Le balcon* sont régulièrement montées) qui, comme *Querelle de Brest*, inspireront tant le cinéma que la musique, ses fans s'appelant David Bowie, CocoRosie, Daniel Darc, Mark Knopfler, Placebo, Pete Doherty et, Etienne Daho.

Pour le centenaire de Genet, Tahar Ben Jelloun a publié *Jean Genet*, mentor sublime, chez Gallimard (cfr. *Le Soir du 29/10*), éditeur qui réédite également *Querelle de Brest*, avec le DVD du film de Fassbinder.